

CULTIVEZ
VOTRE TEMPÊTE

Olivier Py

ACTES SUD - PAPIERS

APPRENDRE

PRÉSENTATION

Une leçon d'engagement sur l'art et la politique.

“ACTES SUD-PAPIERS”

collection dirigée par Claire David

OLIVIER PY

Ecrivain, metteur en scène et comédien, Olivier Py monte ses propres pièces depuis 1988 avec sa compagnie, L'Inconvénient des Boutures. Directeur du CDN d'Orléans-Loiret-Centre de 1998 à 2007, il a aussi mis en scène de nombreuses pièces (dont l'intégrale du Soulier de satin de Paul Claudel en 2003) ainsi que des opéras, partout en Europe. Il a dirigé l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris pendant cinq ans et a été nommé directeur du festival d'Avignon à partir de 2013.

DU MÊME AUTEUR

PIÈCES DE THÉÂTRE

- La Servante*, Actes Sud-Papiers, 1995 et 2000 (nouvelle édition), Babel n° 886, 2008.
Le Visage d'Orphée, Actes Sud-Papiers, 1997.
L'Apocalypse joyeuse, Actes Sud-Papiers, 2000.
Épître aux jeunes acteurs pour que soit rendue la Parole à la Parole, coll. "Apprendre", n° 13, Actes Sud-Papiers, 2000.
L'Exaltation du labyrinthe, Actes Sud-Papiers, 2001.
Jeunesse, Actes Sud-Papiers, 2003.
Le Vase de parfums suivi de *Faust nocturne*, Actes Sud-Papiers, 2004.
Les Vainqueurs, Actes Sud-Papiers, 2005.
Illusions comiques, Actes Sud-Papiers, 2006.
Les Enfants de Saturne, Actes Sud-Papiers, 2007.
Théâtre complet I, Babel n° 886, 2008.
La Vraie Fiancée, coll. "Heyoka jeunesse", Actes Sud-Papiers, 2009.
Théâtre complet II, Babel n° 939, 2009.
Théâtre complet III, Babel n° 1052, 2011.
Le Soleil, Actes Sud-Papiers, 2011.

TRADUCTIONS

ESCHYLE, *L'Orestie*, Actes Sud-Papiers, 2008.
–, *La Trilogie de la guerre suivi de Prométhée enchaîné*, Actes Sud-Papiers, 2012.

SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*,
Actes Sud-Papiers, 2011.

ROMAN

Paradis de tristesse, Actes Sud, 2002 ;
Babel n° 698, 2005.

CD

Les Ballades de Miss Knife, Actes Sud
(distribution Naïve), 2000.

AUTRE

Discours du nouveau directeur de l'Odéon, Actes
Sud-Papiers / Odéon-Théâtre de l'Europe, 2007.

© ACTES SUD, 2012

ISSN : 0298-0592

ISBN : 978-2-330-01348-6

CULTIVEZ VOTRE TEMPÊTE

*De l'art,
de l'éducation,
du politique,
de l'universalisme...*

Olivier Py

Préface de
Donatien Grau

ACTES SUD ~ PAPIERS

Apprendre 34

DÉMISSION IMPOSSIBLE

La lecture de l'ouvrage d'Olivier Py enthousiasme et terrifie. Elle terrifie, parce qu'il dresse le constat d'une démission. Et elle enthousiasme, parce que, sachant pertinemment que cette démission est, par nature et du fait d'une heureuse fatalité, strictement impossible, le livre nous invite à proposer les chemins d'une réinvention.

Cette démission, c'est celle de l'art. Il est frappant de voir le nombre d'artistes qui ont, ces derniers temps, abandonné le champ de la création : Paul Chan, à New York, a – du moins officiellement – quitté ses activités d'artiste pour se livrer pleinement à l'activisme politique et à la direction d'une maison d'édition aux choix intransigeants. Maurizio Cattelan, avec "All", son exposition au Guggenheim, a décidé de mettre un point final à sa carrière d'artiste : "L'art ne me permet plus, dit-il, de comprendre le monde dans lequel nous vivons."

Dans le portrait de Damien Hirst qu'il avait écrit pour le *New Yorker*, Calvin Tomkins relatait les propos de ce dernier – qui se voit consacrer, au printemps et à l'été 2012, une rétrospective considérable à la Tate Modern Gallery de Londres : "Si ma femme ne me forçait pas, cela fait longtemps que j'aurais arrêté de faire de l'art."

Enfin, et c'est le plus tragique de tous, l'immense Mike Kelley s'est donné la mort, en février 2012. Au-delà des circonstances personnelles qui le touchaient et le blessaient profondément, il y eut aussi, dans ce geste terrible, le désespoir d'un artiste qui, quelques jours avant sa mort, disait à ses amis : "Si je revenais aujourd'hui à l'âge auquel j'ai décidé de devenir artiste, jamais je ne ferais ce choix."

La démission de l'art est une tentation. Elle consiste à abandonner l'idée que, par la création, les objets peuvent être activés, se voir donner une existence, une énergie, une sacralité que la vie courante ne permet guère de développer. Il ne faut certes pas être naïf : cet abandon n'est pas seulement un choix des artistes. Elle est la contrainte que fait peser sur eux une société qui a naguère cru en leur pouvoir prophétique, et songe maintenant à les abandonner au profit de la production culturelle. La production culturelle, les pratiques contemporaines : autant de succédanés, autant d'excuses que la civilisation a trouvés pour ne plus croire en ses artistes. Comme le disait si bien Carl Andre : "L'art est ce que nous faisons, la culture est ce qui nous est fait."

Si la démission est une tentation, l'art est une résistance. Et il n'est jamais facile de résister. Il n'est jamais désirable d'avoir parfois – d'aucuns diraient : souvent – le sentiment de parler seul au milieu des solitudes. Que dire alors de ceux qui doivent créer dans le désert ?

Car s'il y a désert, c'est, semble-t-il, à cause d'une crise de l'attention – faisons un triste jeu de mot : une crise de la tension. Car la résistance n'est pas seulement celle de l'artiste, qui fait le choix de s'investir de mots, de se pénétrer d'images, pour tout offrir à l'Autre, au public, quelle que

soit la forme prise par l'œuvre. Elle est aussi celle du public lui-même. Il est encore une fois si facile, si confortable, si légitime au fond de vouloir être divertie, de vouloir être amusé. Pourquoi courir le risque de s'ennuyer ?

Or dans un temps de redéfinition, où chacun a suffisamment de peine à discerner qui il est, pourquoi diable irait-on s'ennuyer ? Et si l'on est tenté de modifier sa conscience, il est bien d'autres manières, moins exigeantes et apparemment plus agréables que l'art sous toutes ses formes – et en particulier, bien sûr, le théâtre, où l'on doit être assis, parfois inconfortablement, à regarder et à écouter. Le théâtre n'est pas un art pour les gens fatigués. Et nous fatiguons tous.

La culture à laquelle nous appartenons est au fond une culture de la fatigue – ou pour le dire mieux : de la lassitude. Nous pourrions dire, à la manière de Jacques Rancière : “Et tant pis pour les gens fatigués.” La fatigue est physique, elle est ancrée dans le corps, et elle tout autant morale, religieuse, artistique. C'est une fatigue totale – comme elle est totale, et puisque tout est politique, elle devient une partie intégrante de la Cité.

L'énergie d'Olivier Py agace souvent. Il est un agité hors du bocal. Pourtant, cette énergie inconsidérée, folle à proprement parler, est un sésame. Et c'est ce qui fait de ce recueil un objet littéraire essentiel. Cette situation, cet épuisement – employons le mot – contaminent même ceux qui, au premier chef, devraient prolonger l'énergie – les artistes, les hommes politiques, les penseurs, les écrivains. Nous sommes passés à l'art de l'épuisement, la politique de l'épuisement, la pensée de l'épuisement.

Olivier Py est conscient de cette situation, et des dangers considérables qu'elle implique. Il sait

que tout invite à passer à autre chose. Après tout, quand on se trouve face à un obstacle, que fait-on ? On ralentit, bien sûr. Or l'artiste ne ralentit jamais. Il accélère.

Au fond, ces textes constituent une leçon d'accélération. Non pas l'accélération de la culture, qui est une autre forme de fatigue – la suite, la suite, la suite –, mais l'accélération d'une temporalité distendue, qui est une autre manière de prendre le temps. Qu'un auteur et metteur en scène se lance à parler à des socialistes, à des artistes, à des étudiants, comme il l'a fait pour ce volume, c'est là un signe : celui d'un renouveau, local certes, mais contagieux, de l'impérialisme de l'art.

Car ce livre est aussi une leçon d'impérialisme – autrement dit : d'universalisme. L'universalisme est certes, lui aussi, une idée que l'on croit occidentale. Une autre de ces idées occidentales qui ont conquis le monde, et que l'on ne peut abandonner au vide.

C'est ce vide même qui rend toute démission impossible. Car abandonner l'art, c'est laisser aller à ses destinées moribondes la possibilité d'une sublimation de l'homme. L'art, au fond, tel que nous autres, postromantiques, nous le concevons, ce n'est rien d'autre que la possibilité d'un archipel – la possibilité que nous ne soyons pas un continent, où tout le monde pense comme tout le monde, et que nous ne soyons pas non plus des îles éloignées les unes des autres dans un silence d'incommunication. Mais que nous soyons un archipel, d'îles qui existent pour elles-mêmes, et pourtant ne seraient rien sans l'existence dialogique des autres à leurs côtés. Le théâtre, par son génie, est un art de l'archipel. Et Olivier Py a le grand mérite d'ouvrir la voie, non à l'isolement

suicidaire des esprits, non à la communauté oublieuse des téléviseurs, mais à la conversation – à la conversion ? – des âmes et des cœurs.

DONATIEN GRAU*

*Donatien Grau est ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres classiques et diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris. Membre du comité de rédaction de *La Règle du jeu* et de *Commentaire*, il est contributing editor de *Flash Art International*. Il est notamment l'auteur de *The Age of Creation* (Sternberg Press, 2012).

